

Dans leur foyer, il n'y a que des garçons depuis des années.

Les établissements de la protection judiciaire de la jeunesse (PJJ) mettent en œuvre les mesures de placement soustrayant le mineur à son milieu naturel.

4.

L'assiette vient d'exploser au sol, propulsant des centaines de morceaux de céramique sur le carrelage. On croirait qu'il a grêlé à l'intérieur. Les poings de Logan se sont bridés, sa peau blanchit au niveau des jointures. Il ne va pas s'arrêter là. Son regard le dit. La colère s'arrime à son visage, tout son corps, ses traits sont tendus, secs, nerveux, ses épaules s'ouvrent, le torse se bombe, les veines émergent. Entre sa nuque et son cou un trait vertical est apparu, il enflle la peau. Logan ne va pas s'arrêter à une simple assiette explosée au sol.

Il bondit, s'arrache au banc de bois brut sur lequel il était assis, un banc solide, massif, rivé par des boulons aux pieds de la table. Il en est ainsi d'une partie du mobilier ici : rien ne doit pouvoir être saisi en main, détourné pour en faire une arme. Pas de chaises. Et les bancs ne peuvent pas voler. On se contente de ce qu'on a sous la main : des assiettes.

— Le repas, c'est toujours un moment-clé, me dira Bastien bien plus tard. On est tous là, tous ensemble dans cette pièce et il y a des choses sur la table : des verres, des assiettes, des couteaux. Il faut être attentif, dans ces moments-là.

Là, c'est trop tard. Il ne s'agit plus d'être attentif, il s'agit de poursuivre Logan à travers la pièce avant qu'il attrape Rafael à mains nues, qu'il enfonce ses doigts aux ongles rongés dans la peau de son cou.

Un éducateur réussit à entraîner Rafael dans l'aile où se trouvent les chambres. Un long couloir percé de douze portes sur le mur droit. Entre les deux, entre cette aile dédiée au sommeil et aux espaces individuels, si nécessaires ici, entre ce couloir et la partie collective, où l'assiette martyrisée jonche encore le sol, une porte coupe-feu. En métal. Solide. Logan tambourine. La peau fine se déchire sur ses phalanges, à l'endroit où saillent les os. Des stries rouges apparaissent. Il crie, un cri du ventre, sauvage, un cri contre lequel on ne peut rien, rauque, sans larmes. Rien qu'au son, on perçoit combien ce cri racle la gorge sur son passage. La porte se gondole mais ne cède pas, ne cédera pas. Une éducatrice arrive par l'arrière, elle était tranquillement en train d'essuyer un verre dans la cuisine, elle chantonnait et esquissait deux pas de danse en compagnie de Dorian, un garçon joufflu et jovial, et elle s'est précipitée, a enserré Logan, Arrête, arrête, calme-toi, ses bras tout autour de son corps pour bloquer les épaules, ça va, ça va. Une larme contenue s'expulse enfin par son œil droit, elle ricoche sur sa joue et dévale. Le cri s'atténue. Il se transforme en plainte. Les hoquets apparaissent et d'un coup ce n'est plus qu'une profonde tristesse qui s'est invitée dans ce corps. Son ventre se tord sous les spasmes. Logan baisse les armes. Tu connais pas ma vie putain tu sais rien fils de pute tu me connais pas tu connais pas ma vie tu sais rien.

Logan, soudainement si blanc alors qu'il était si rouge, si feu il y a quelques minutes, Logan se traîne jusqu'au banc,

s'y affale. Un corps sucé de toute son énergie, une poupée de chiffon toute molle qu'on aurait abandonnée après avoir joué. Si vivant tout à l'heure et si vide tout d'un coup. Seize ans, et déjà broyé par les problèmes, la violence, la misère. Épaules trop fines, trop jeunes. Problèmes trop lourds. Tu connais pas ma vie putain tu sais rien. Les yeux verts dans le vague, brillants. Le reflet de la lumière froide et blanche du néon, un trait net cisaillant chacune des pupilles. Son souffle mêlé au bruit qui s'échappe de la plaque de ventilation.

Et pourtant, en quelques minutes, Logan va se remettre de sa tempête. La sève remonte dans son corps, y réinstalle le printemps. La plainte a foutu le camp. Maintenant il observe d'un œil, sur ses mains, les dégâts laissés par la bataille contre la porte, un étrange rictus aux lèvres.

Il ne prête pas attention à Gabriel qui entre dans la pièce, guilleret, une mallette à la main. Une lourde mallette que Gabriel dépose sur la table et ouvre d'un même geste des mains gauche et droite sur les deux mécanismes. Clic. À l'intérieur, des couteaux que drape un velours rouge. Des longs et fins, des épais et crantés, des petits bien aiguisés. Gabriel est fier : il est en formation pour être boucher, cela fait six mois, vous vous rendez compte, six mois de formation, c'est énorme, ici, car ici on abandonne souvent, on commence une formation et le lendemain ou le surlendemain on est viré. On commence tout, jardinier, matelot, chauffagiste, mais on n'a le temps de rien apprendre puisqu'on a déjà insulté l'enseignante au bout d'une semaine, elle a dit qu'on était nul aussi, qu'on n'y arriverait pas, alors ici six mois dans la même formation c'est une vie, on en est fier et on sort ses couteaux pour les montrer, on extrait

les lames du velours pour les exposer à qui veut bien les voir, à qui veut bien entendre la fierté d'être en formation, mieux, d'avoir des outils, regardez-les, ils sont beaux non, et ils coupent bien, je peux vous dire. Les yeux verts de Logan lâchent la contemplation de ses mains meurtries et se posent, en coin, il n'a pas tourné la tête, seulement le regard, sur les couteaux. Gabriel en sort un, puis deux, il explique. À quoi sert celui-ci, ce que tu découpes avec celui-là, et vous voyez, celui-ci a une forme différente, regardez. Il tourne un couteau à l'épaisse lame sur lui-même, d'un geste d'aller-retour souple de son poignet, un reflet luit à chaque passage à plat de la lame sous le néon. Gabriel est calme, sûr de lui dans la manipulation de ses outils de travail. Il me sourit et je ne sais pas si je lui souris en retour. Je n'écoute pas ce qu'il me dit. Je ne pense qu'à une chose :

Referme cette mallette, vite.

Referme-la.

Autour de nous les éducateurs sont attentifs mais pas paniqués. Bastien, en conversation avec une autre personne, je ne sais plus qui, jette un œil sur la mallette, les doigts agiles de Gabriel, les poings abîmés de Logan, toutes les dix secondes environ, il balise la scène d'un seul mouvement du regard puis reprend sa conversation. Et puis ce matin j'ai fait une terrine, vous voulez en goûter un bout ? Je peux aller chercher du pain, si vous voulez goûter, vous voulez ? Je dois me caler sur le rythme de Bastien. Faire comme si tout était normal. Ils savent ce qu'ils font, les éducateurs, ils connaissent les jeunes. Il n'y a pas de quoi paniquer. D'accord, je veux bien goûter ta terrine, Gabriel, même si je t'avoue que c'est rare que je mange de la viande, mais je veux bien goûter, oui. Logan ne va pas jaillir, arracher cette

lame à Gabriel, planter Rafael et me planter au passage, sur un malentendu, parce que j'étais sur sa route, pas de chance, il visait Rafael mais le couteau a atteint mon ventre, non, ça ne va pas arriver. Oh oui c'est bon, c'est une terrine de quoi ?

5.

Je venais pour écrire avec ces adolescents et nous n'avons pas écrit.

Quelques heures avant les coups de Logan sur la porte, les stries sur ses mains, quelques heures avant les couteaux de Gabriel qui luisent, qui tournent sur eux-mêmes entre ses doigts dans l'air chargé de la colère de Logan, c'est d'abord une question qui siffle à travers la pièce, cette même pièce où l'assiette volera et où les poings partiront, cette *pièce commune* qui sert à tout, ici : les repas, les jeux de société, les discussions autour d'un café quand les colères sont tués. Excepté à certains horaires précis, les garçons n'ont pas le droit de rester dans leur chambre en journée.

— Non mais vous allez venir toutes les semaines ? Vous êtes sérieuses ?

C'est Logan qui pose la question, avant de faire volte-face, de ne pas écouter la réponse et d'aller fumer une énième clope sur la première marche de l'escalier en béton qui descend vers le jardin. Nous sommes arrivées à quatorze heures, il doit être 14 h 25 quand la question claque et je crois que Logan en est à sa troisième cigarette, à ce moment-là. Ses lèvres légèrement gercées blanchissent à

chaque bouffée, aspirée intensément. Ses yeux verts pointent au loin, comme dirigés vers le large. Mais il n'y a pas de large. Il n'y a qu'un mur gris dressé au milieu du carré d'herbe sèche qu'on peine à appeler jardin.

Ils sont trois sur l'escalier : Logan et deux autres garçons. Quinze ou seize ans, pas bien grands, des corps fins, les joues tachetées de rose à cause du froid. Les capuches et casquettes tellement enfoncées qu'elles dissimulent les regards et ne laissent paraître que le rebond des lèvres et l'arrêté du nez.

Ils ne se parlent pas. Les trois clopes se consument en silence avec la même urgence de nicotine. Je comprendrai, plus tard, combien les cigarettes sont importantes, combien les corps à peine entrés dans l'adolescence ne peuvent déjà plus s'en passer. Sans elles, sans la nicotine qui apaise et occupe, la colère monte plus vite, plus fort. La nervosité tisse sa toile doucement dans les temps d'ennui. Les éducateurs et les éducatrices proposent toujours aux jeunes des activités mais, parfois, seuls les téléphones trouvent grâce à leurs yeux. Quand les garçons sont là, à trois, quatre, penchés sur la table, coudes pointus enfoncés dans le bulgomme, téléphone à dix centimètres du visage, quand ils jouent en réseau ou snappent ou tiktokent, hermétiques aux autres, voilà un terreau parfait pour que naisse doucement la colère. Comme un robinet de gaz laissé légèrement ouvert, elle s'insinue sans qu'on s'en aperçoive. Puis il suffit qu'un mot siffle, qu'une contrariété monte, et le jeune *explose, pète, craque*. Fumer permet une rupture dans l'ennui.

Derrière le voile blanc des cigarettes, un ciel sombre tombe lourdement sur le jardin. Au fond, un punching-ball inanimé pend sous un petit préau. Logan porte une doudoune orange vif qui se détache nettement dans ce décor raidi par l'hiver.

Nous sommes quatre adultes à la table. C'est Prescillia, assise à ma gauche, qui m'a fait venir ici. Son travail consiste à apporter de la culture dans les espaces où elle tend à se faire rare. Dans nos tasses de café les cuillères tournent et claquent contre la céramique. L'éducateur et la psychologue, en face de nous, nous lancent des regards un peu gênés. Il faut dire que les jeunes ne nous ont même pas dit bonjour. Ils ne nous ont pas regardées. N'ont pas répondu quand nous leur avons demandé leur prénom. La question de Logan, demandant si nous étions sérieuses dans ce projet de revenir ici chaque semaine, est la première qui nous était véritablement adressée.

— Ils testent, répond Bastien à voix basse, en les observant lui aussi.

S'ensuit un silence. Deux mondes se toisent à travers la baie vitrée. De notre côté, les adultes qui éduquent, soignent, racontent. De l'autre, les jeunes qui ont dealé, frappé, volé ou agressé.

Des jeunes suivis par la justice avant d'être majeurs et qui, au nom de cette appartenance à l'enfance pour encore quelques années, sont pris en charge par des éducateurs et non des surveillants. Au lieu d'être totalement enfermés, ils sont ici, dans ce foyer avec son jardin balayé par les vents marins, ses tables aux toiles cirées kitsch et son punching-ball prêt à réceptionner les poings pour qu'ils n'explosent pas sur des visages.

Les mégots s'écrasent. Logan jette le sien directement dans l'herbe. J'observe le mégot rougeoyant brûler à grande peine un minuscule brin d'herbe. Logan et Pablo s'installent à notre table sans nous adresser un seul regard, pupilles rivées à l'écran de leur téléphone. Dans l'heure qui suit, ils

ne s'en détacheront qu'à deux reprises. Logan m'adressera la parole durant deux minutes. Pablo, suite à une remarque de Bastien, bondira, claquera la porte, traitera Bastien de *fils de pute*.

Portable soudé à la main, ils scrollent avec une régularité mécanique. Un arrêt du pouce, quelques secondes, indique une vidéo ou une image qui a réussi à attirer leur attention. La musique est si forte dans leurs oreilles qu'on entend distinctement le son à travers leurs écouteurs. Eux, ne nous entendent pas, ne nous voient pas.

Pablo explose d'un rire puissant et montre son écran à Logan. J'aperçois un maillot de bain doré, fin comme un ruban d'emballage d'un cadeau de Noël, perdu au sein d'un fessier démesuré. Pablo montre, Mate ça, regarde ce boule, Logan sourit un instant et repart se noyer dans son propre écran. Le visage de Pablo se verrouille.

Bastien insiste, doucement, une précaution immense guide ses mots, le ton de sa voix. Ce n'est pas suffisant. Pablo bondit, Vas-y ça saoule, il file dans le jardin en claquant un gros coup de punching-ball au passage. Je reste absorbée un moment par son balancement lourd de gauche à droite. C'est à ce moment-là, quand Logan se retrouve seul avec nous, qu'on va enfin réussir à se parler, si peu, quelques mots passés avec une immense difficulté par-dessus le mur qui s'est dressé entre nous.

Je commence à parler dans le vide, je ne sais même pas s'il m'entend à travers ses écouteurs, mais je tente le coup. Tu vois, mon métier, c'est d'écrire. Articles et livre, regarde, je t'en ai apporté. Sans détacher son regard du téléphone, sans bouger une seule partie de son corps, sans arrêter de pianoter de ses pouces pour faire exploser des boules

colorées, il dit T'es riche du coup ? Et je souris de cette première véritable interaction. Une question, c'est un bon début. Galvanisée par ce premier échange, je réponds Pas vraiment, mais c'est un métier qui me plaît. T'as déjà lu un live ? Logan est toujours inaccessible par le regard, ses épaules demeurent fermées, voûtées en corolle autour de la pièce maîtresse absorbant toute son attention, le téléphone, mais il a retiré un écouteur. J'entendrai régulièrement les éducateurs, ici, parler de petites victoires. Un écouteur retiré, c'est déjà une petite victoire. Il faut savoir être humble, ici. Logan m'entend. Il me signale qu'il est prêt à m'écouter. Quand je demande T'as déjà lu un livre ? il ne me répond pas, mais je me doute que la réponse est négative, c'est cette réponse que je veux, justement, pour pouvoir poursuivre. Pas de réponse. Lorsque je répète ma question il secoue la tête, remet son deuxième écouteur, alors je fais ce que j'ai prévu, je lui balance un tout petit livre, fabriqué à la main, enfermé dans une couverture en cuir. Il atterrit juste à côté de son téléphone, directement dans son champ de vision. Wesh c'est quoi ça ? il dit, mais la curiosité fonctionne, il ouvre le livre et tourne les six pages une à une, de ses doigts aux ongles dévorés par l'angoisse et les ennuis.

— Voilà, maintenant t'as lu un roman.

C'est le roman le plus court du monde, attribué peut-être à tort à Ernest Hemingway. L'ensemble du roman est composé de ces six mots : *À vendre : chaussures bébé, jamais portées.*

— Wesh c'est un roman, ça ?

Pablo revient à la charge et sonne l'arrêt de ce début de conversation. Noyé dans un manteau à l'épaisse moumoute

autour de la capuche, il s'assoit en équilibre fragile en bordure du radiateur, sourire pincé, pianote sur son téléphone, et lance un rap à un volume si élevé qu'on ne s'entend plus. Bastien tente la négociation, Si tu ne veux pas participer d'accord, mais ne viens pas nous embêter, Pablo lève les yeux vers ceux de Bastien, sourit plus largement, dents apparentes cette fois, et augmente le son, Allez, viens, tu n'es pas obligé de jouer à ce jeu-là, mon grand, Bastien le prend doucement par les épaules mais Pablo se débat, le repousse et dans le feu de l'action la couture de son manteau lâche. Fils de pute c'est le manteau que ma Mamie m'a offert.

Il s'échappe à nouveau dans le jardin, Bastien à ses trousses.

Logan rit de cette scène. Arrête de nous parler, visse à nouveau ses écouteurs. On l'a perdu. C'est fini. Mes prochaines tentatives échoueront dans un silence digne d'une salle d'attente d'hôpital.

Trente minutes interminables s'égrenent sur le cadran de ma montre. J'ai déjà bu trois cafés, très serrés. J'ai mal au ventre, mais j'avais besoin de me donner un peu de contenance. Pour ne pas rester coincés à ne rien faire dans cette pièce carrelée blanche qui résonne trop, les jeunes veulent bien, enfin, nous concéder une chose, une seule : une balade au bord du canal. Et une condition précise et non négociable : on organise une partie de foot sur le terrain qui jouxte le canal.

— OK, si pour dix minutes de foot on écrit dix minutes.

— Deux minutes.

— Cinq.

— OK, cinq.

Au moment d'entrer dans le minibus, sa main blanche aux tendons saillants nouée sur la poignée, Pablo s'adresse

enfin à moi. En désignant Anne-Laure, la psychologue, il me demande Tu trouves pas qu'elle est trop moche franchement ?, il la regarde dans les yeux et ajoute, Vas-y je m'assois pas à côté d'elle, elle me dégoûte. Anne-Laure reste stoïque. Elle plante ses yeux dans les siens. Je crois même voir son regard se plisser, un rictus sous son masque.

J'apprendrai plus tard qu'à ce moment précis, la moindre parole d'Anne-Laure pouvait être un nouveau détonateur envoyant tout valser, les crayons, les carnets, le ballon de foot. Elle m'expliquera que Pablo, particulièrement, hait les psychologues, probablement autant qu'il en a peur. Que, depuis le début, il la provoque et l'insulte. Elle le reprend patiemment, attend le moment où il va se lasser et où ils pourront peut-être, une fois le flot d'insultes épuisé, une fois son envie de blesser rassasiée, une fois tout cela passé, ils pourront peut-être parler. Au moment d'entrer dans ce minibus, elle fait donc le choix de ne rien dire pour ne pas enclencher le détonateur.

À l'arrivée, nous longeons le canal sous des nuages gorgés d'eau, Logan, Pablo et Rafael filent devant, font voltiger le ballon sur les pointes de leurs baskets Nike. Sur un terrain fermé au sol verdâtre et mou, aux petits buts à la peinture défraîchie, coincé entre le canal et le périphérique, nous débutons une étrange partie.

Je sais que tout se joue maintenant. La suite du projet, prévu à l'origine pour six mois, dépendra en grande partie de ce match. Je convoque pour me venir en aide les générations de footballeurs de ma famille, tous licenciés au club de Gourlizon, 900 habitants, une église, une école et une bonne partie de l'équipe de football qui porte mon nom de famille.

Je m'en sors pas mal au premier contrôle et à la première passe. Je lis une furtive inquiétude dans le regard de Logan. Bastien a l'intelligence de me faire des passes décisives sublimes, qui ne demandent qu'un infime mouvement de basket pour conduire le ballon à se loger dans les filets. Au premier but que je marque, c'est la panique. Pour défendre notre but, Prescillia se transforme en mur et intercepte les tirs puissants que lui envoient les jeunes en pleine tête. Elle sait, elle aussi, que beaucoup de choses se jouent sur ce match. Les garçons élaborent des stratégies dans l'urgence, réorganisent leur jeu, Mais wesh, cours plus vite, frère, passe, putain, passe. En vain. On gagne 5 à 3.

Je suis au bord de l'AVC sous mon masque. Je tente de reprendre mon souffle rapidement, il ne faut pas perdre de temps. Il faut écrire maintenant, tant qu'il reste des miettes de respect dues à la victoire. Je fouille dans mon sac, encore tremblante de cet effort, brandis les carnets et stylos. Les trois jeunes s'assoient, posent le carnet sur leur jogging. Et écrivent. Ils râlent, soufflent bruyamment, Wesh c'est quoi ce truc, sa mère, on doit écrire là, mais ils écrivent. Je prends une grande inspiration. Lève un instant les yeux vers le ciel gris que traversent quelques goélands. Les pose ensuite sur ces trois garçons, sur les lettres titubantes que tracent leurs stylos.

Dans la voiture, sur le trajet du retour, Pablo envoie directement le son de son téléphone sur l'autoradio. J'entends des hommes rapper les putes, les chiennes, les salopes. En regardant la vieille ville défiler par la fenêtre, je me dis que c'est dommage de venir sur la côte et de ne pas voir la mer.

Puis une chanson que je connais. *Nique ta mère sur la Canebière, nique tes morts sur le vieux port.* On chante

un peu ensemble. J'arrache un semblant de sourire à Logan. Il resserre instantanément la mâchoire quand il se rend compte que je l'ai vu, mais trop tard, je l'ai vu.

Je ne le sais pas encore, mais c'est dans une heure à peine que Logan explosera. L'assiette éclatera au sol, paillottes blanches partout, il tambourinera contre la porte coupe-feu le séparant de Rafael, se videra de toute son énergie et échouera sur le banc. Tu connais rien à ma vie putain tu sais rien.

Mon entrée dans ce lieu, ce huis clos si invisible, dehors rien n'indique la présence d'un foyer, de quelques adolescents en prise avec la justice et avec une vie qu'il faut empêcher à mains nues pour ne pas sombrer, mon entrée dans ce lieu s'est donc faite *via* la violence.

Mais il y avait autre chose, que j'avais envie de comprendre.

qu'il essaie de trouver quelque chose pour que tu ailles mieux.

— La vie de ma mère tu sais pas ce que c'est. Tu me prends pour un fou, wesh. Alors que c'est toi qu'es bizarre, au cas où, un gars qui prend qu'une douche par jour, wesh.

Et il repart en boucle, une douche par jour, bizarre, gros, au cas où, la vie de ma mère.

Le lendemain, Bastien lui propose une petite sortie. Les autres jeunes sont tous ailleurs, l'un a rendez-vous chez le médecin, l'autre est à l'accueil de jour, un autre encore est parti avec un éducateur chez sa mère pour récupérer une carte sim. Ici, le nombre d'adultes est important, ce qui devient plutôt rare dans les foyers, alors qu'on sait pourtant qu'il faut bien entourer ces gamins-là pour ne pas les laisser s'écraser dans le caniveau. Être nombreux, c'est se laisser la possibilité de partir en duo, un jeune, un adulte, loin du foyer, se raconter des choses qu'on ne se dirait pas entre les murs, au milieu des autres.

Le ciel crache de fines gouttes froides, de ces gouttes sournoises qui se glissent dans le col de votre blouson et vous font frissonner. Il est quinze heures et le ciel s'enfonce sur le toit des immeubles de ce quartier déjà terne. Hamza ne veut pas se promener dehors et on ne lui en voudra pas. Il veut bien se balader en voiture sur la digue, à la rigueur.

Finalement, dans la voiture, il accepte de changer le projet, aller marcher, tant pis s'il pleut. Bastien opte pour un grand parc en bord de mer. En sortant de la voiture, il entame :

— J'ai entendu dire à la réunion que tu avais un projet. T'aimerais bien travailler avec les personnes ag...

— J'm'en fous ! J'm'en fous, gros ! Je fais plus rien avec vous, c'est fini !

Hamza s'enfuit d'un pas vif, les bras ponctuent une marche sèche, au rythme soutenu, il fume pourtant en même temps, finit par jeter son mégot allumé à un canard qui n'avait rien demandé et qui a cru une seconde, tout frétilant de plaisir dans sa mare, qu'il s'agissait d'un bout de pain. Bastien se hisse à sa hauteur et essaie de comprendre ce qui l'a fait dégouiller.

— Tu m'expliques ?

C'est une histoire qui date d'hier soir. Un éducateur est entré dans sa chambre, il a parlé avec lui, et avant de partir a froncé les sourcils et reniflé : est-ce que ça ne sentirait pas le shit, dans cette chambre ?

— Il me dit j'ai fumé ce gros bâtard de fils de putain. J'ai pas fumé ! Ça fait trois mois je fume pas et l'autre il rentre et dit j'ai fumé, ça y est, gros, je vous parle plus, au cas où, je fais plus rien.

Bastien tente de désamorcer, il connaît bien cet éducateur, il n'aurait pas dit ça sans raison, mais peut-être que ça venait d'une autre chambre, peut-être qu'il s'est trompé, c'est possible, il faut en parler en tout cas, calmement. Et Hamza en boucle, Fini, terminé, bâtard, je vous parle plus. Gros, au cas où.

Il faut sans doute voir ces deux-là, sur ce chemin, pour comprendre ce métier, comprendre ce que c'est que de tenter de mettre la main dans le dos de ces jeunes fracassés, d'essayer de les accompagner assez tôt pour qu'ils reprennent pied et ne ruinent pas leur vie d'adulte dans une cellule de neuf mètres carrés qui pue la moisissure et la solitude.

Hamza, cinquante kilos tout mouillé, des cheveux qui tombent en mèches épaisses au-dessus de ses yeux épileptiques, un visage fin de souris que vient parfois égayer un lumineux sourire et qui la seconde d'après se charge d'une colère dense. Et ce jeu d'épaules en balancier, toujours, ce geste de boxeur même en marchant, et la marche est rapide, de grands pas enfouis dans le sable imbibé de pluie, les jambes ne fléchissent presque pas, un militaire qui marcherait droit devant, les bras se jettent loin pour accompagner son corps. Il marche comme il fuirait, ou plutôt comme il tournerait dans un espace clos dont il voudrait s'échapper, un lion en cage, le souffle qui siffle dans les narines, les crocs dévoilés. Et à ses côtés, Bastien le grand tranquille, des épaules élargies par trente ans sur les terrains de basket, un sweat jaune poussin, un regard et une voix dans lesquels je n'ai jamais perçu la colère. Grand basketteur fiable à côté du petit lion instable, grand basketteur qui essaie d'en placer une mais le lionceau ne lui laisse pas beaucoup de chance.

— Il va dire quoi à ma juge ? Il va dire j'ai fumé ! Il va dire j'ai fumé, gros, alors que c'est pas vrai, la vie de ma mère.

— Tu sais, quand on écrit au juge on raconte plein de choses.

— Ouais, je sais gros. Il va dire j'ai fumé.

— Attends, laisse-moi finir s'il te plaît. On raconte ce qu'il se passe au foyer, et oui si c'est vrai qu'il y a de la consommation de stupéfiants on le d...

— Mais y'a pas, gros ! Y'a pas !

— Donc, écoute, s'il y en a, on le dit, et peut-être que dans ton cas il n'y en aura pas et c'est super, mais on dit

aussi tout ce que vous faites de bien. On va dire que tu as un projet avec les personnes âgées. Pourquoi tu veux faire ça ?

Un silence.

— C'est ma meuf, elle fait ça, j'aime bien.

Il fait claquer sa langue contre son palais et agite ses longues mèches brunes.

— Mais je vais pas à l'école gros, l'école, c'est mort, au cas où, même si c'est un jour j'y vais pas ! Ça fait trois ans, j'y vais plus.

Hamza a seize ans.

— Donc tu te vois faire des stages ?

— Ouais, voilà, des stages, des stages.

— Mais tu sais, il faut parfois apprend...

— Nan, nan, nan, nan, pas l'école, au cas où, j'ai trop souffert à l'école, gros.

— On verra tout ça. Mais déjà c'est super que tu aies ce projet.

— Ouais, des projets, mais ma vie c'est mort, ma vie c'est pas ça. J'ai trop, c'est trop, j'ai trop de haine, trop de haine.

Bastien le laisse faire quelques pas. Un oiseau siffle au loin. On croise un couple avec un chien.

— Bonjour.

— Bonjour.

Bastien soupire :

— Donc c'est fini ? On rend notre tablier, on abandonne ? Tu crois que si la juge elle t'a pas mis en pris...

— Ouais j'aurais pu aller au *hebs*.

— Justement, pourquoi tu crois qu'elle n'a pas fait ça, ta juge ?

- J'sais pas gros, au cas où.
- T'es sûr que tu sais pas ?
- Bah si, elle m'a dit Vas-y je te fais confiance. On te met au foyer et on voit. Enfin, elle a pas dit comme ça mais c'est ce que j'ai compris.
- Eh bien, t'as bien compris. Elle te fait confiance. Tu vas y arriver. Et nous on est là pour t'accompagner. Si ça se passe bien au foyer, il n'y a aucune raison que tu ailles en prison.
- Mais c'est dur, j'ai trop de haine, trop de haine.
- Ça c'est sûr, je vois que tu as beaucoup de colère en toi. Bastien lui pose une main sur l'épaule, une seconde, et Hamza ne rejette pas le geste.
- C'est ça aussi, vous savez pas vous, on vous a déjà frappés ?
- Non.
- Il me pose la question à moi aussi.
- Non.
- Moi j'ai trop de violence, je peux pas, la colère est là, je l'ai dedans, gros. Ça fait que quand je croise quelqu'un qui me casse les couilles, il va pas me casser les couilles, je le défonce, gros, au cas où, je le défonce.
- Donc tu viens de dire que toi la violence ça t'avait fait souff...
- Je peux pas, gros, trop de violence, tu sais pas.
- Écoute-moi. La violence ça t'a fait souffrir et toi tu fais pareil à d'autres ?
- La violence c'est mort, gros ! Moi je sais ce que ça m'a fait, ça sert à rien.
- C'est ce que je disais. Et tu vois, tu nous posais la question, et nous en effet on a eu de la chance de ne pas

souffrir de cette violence. Toi tu en as souffert et ce n'est pas normal.

Hamza garde la mâchoire serrée à présent. C'est lui qui donne la cadence, on peine presque à le suivre. Une rafale dépose quelques gouttes sur nos visages. Hamza s'ébroue. Il desserre les poings pour s'allumer une nouvelle cigarette.

— Tout ça, on va en reparler. C'est important que ça sorte, toute cette colère.

— Ouais bah justement, avant je fumais pour calmer la colère, mais là je fais quoi ? Je fais quoi ?

— On va trouver. On va parler, on va faire du sport. On va être là pour toi, et déjà cette discussion qu'on a eue tous les deux, je suis content, on avance. Non ?

Un silence. Il souffle la fumée de sa cigarette, longuement.

— Ouais.

Dans la voiture, Hamza prend possession de l'autoradio. Vas-y, dit Bastien, la musique ça défoule bien aussi, mets ce qui te fait du bien, mon grand. Il pousse le volume à fond. Ninho et son vocoder saturent bientôt l'espace. De toute façon, je crois que nous ne nous serions pas parlé, sur ce trajet de retour. Je suis épuisée, Bastien me dira plus tard que lui aussi. La colère de Hamza, par capillarité, a imbibé nos corps. Hamza ouvre la fenêtre, laisse le vent frais lui empoigner le visage et faire voltiger la longue mèche qui lui couvre le front, laisse passer sous ses yeux la petite forêt, la mer immense, les immeubles blêmes qu'on tente d'égayer à coups de street-art, les usines portuaires qui sentent le gasoil et le poisson, l'Angleterre au loin derrière la brume.

SUR LA CRÈTE

*Petit, j'étais persuadé que j'deviendrais quelqu'un
Fusil, chevrotine, pour protéger mon pain
Y aura sûrement du sang sur les chaussures et sur l'épée
J'ai promis à ma sœur qu'on s'rait plus jamais en chien¹.*

arrivent avant les autres veillent, perchés, à ce que personne ne s'écroule au bord du sentier. Bastien redescend voir Jordan et lui propose de porter son sac. Il refuse. À l'arrivée, haletant, il plonge la tête en entier dans le tronc creux qui sert de fontaine et pousse un cri animal. L'eau glacée serpente son visage, se faufile entre ses lèvres entrouvertes par un large sourire.

— Sa mère, on y est.

Attablé sur la terrasse en compagnie de verres de genépi et d'alpinistes fraîchement redescendus des arrêtes de la Dent Parrachée, le gardien l'observe du coin de l'œil. C'est un gars aux rides profondes et au regard doux, les épaules égarées dans une large polaire mauve. Jordan le hèle :

— Wesh c'est haut, chez vous !

— Je suis le plus haut. Y'a que les masos qui viennent chez moi.

Un sourire espiègle lui enlève dix ans. Il prend le temps d'accrocher le regard de Jordan, dont le visage trempé sème de grosses gouttes sur les marches en bois.

— Bienvenue.

30.

Lyam s'est assis sur la rambarde face à l'horizon, les cuisses sur la pierre et la planche de bois sous les coudes. Son regard porte loin, là où une dizaine de sommets s'agglutinent et interdisent toute ligne d'horizon. Les plus éloignés prennent des tons pastel et diluent leurs pointes rocheuses dans le ciel. Dans quelques mois, peut-être un an, Lyam sera jugé. Il pourrait être privé de cette liberté, de ces paysages. Ses jambes pendent dans le vide au-dessus des deux lacs, l'un turquoise, l'autre gris. Lui que j'ai toujours vu sur ses gardes semble un peu relâcher la pression, ici, devant ce paysage qui s'offre à nous et à nous seulement, ce soir, c'est-à-dire notre groupe de six et une trentaine d'autres personnes présentes au refuge. C'est un lieu difficilement accessible. Il faut mériter ce paysage, cette ligne d'horizon fracturée. Si on fait l'effort de venir, de monter, la montagne alors se déploie, comme ici sous les yeux ardoise de Lyam, des pentes émeraude gorgées de sève aux aiguilles tranchantes et glacées des hauts sommets. Je ne sais pas à quoi cela tient exactement mais les grands espaces réussissent ce tour inouï de la sérénité immédiate.

C'est peut-être une histoire de stabilité. L'impression que si tout vacille autour de toi, il te restera toujours ça :

une montagne immobile, un lac impassible, des sapins qui ne tremblent pas sous les rafales. Tu peux revenir dans vingt ans avec des problèmes et des rides en plus, le paysage n'aura pas changé. Un paysage qui en a vu passer d'autres, des gens qui croyaient que tout était perdu. On pourrait se demander comment c'est possible que les sapins continuent de pousser et les rivières de couler après qu'un enfant a été insulté, frappé ou violé. Comment l'eau peut rester si lisse à la surface des lacs alors qu'à l'intérieur des corps, à l'intérieur des maisons, tout explose. Quoi qu'il arrive dans nos vies humaines infiniment fragiles, elle sera toujours là, la montagne, comme une vieille grand-mère sur qui on pourra toujours compter. La nature fait son boulot, en toute humilité : elle offre un chemin et de l'oxygène à de jeunes humains qui en ont beaucoup manqué.

Et devant ce paysage, le visage de Lyam porte quelque chose de nouveau.

31.

Cette journée-là s'achève avec une douceur qui tient peut-être à la certitude d'être au bon endroit. Au gré des discussions, on apprend que chacun et chacune ici cherche quelque chose : une dame vient réparer un corps fatigué par des années de travail ouvrier en cordonnerie, une autre s'est rendu compte qu'elle ne pensait jamais à elle, prise par le tourbillon de la famille, elle vient se chercher, tenter de se retrouver, elle, en tant que femme, pas en tant qu'épouse et mère, une autre encore, une Américaine, voulait expérimenter le grand vertige de la solitude dans un pays qui n'est pas le sien, être à un endroit sans que personne le sache, être injoignable et imperméable aux remous du monde, pour une fois.

Et nous, pourquoi sommes-nous là ? Nous peinons parfois à répondre.

Camille et Tiffaine sont là aussi, avec leur sourire d'amies de longue date. On les connaît depuis hier, c'est-à-dire depuis longtemps. Le sauna est mis en service spécialement pour nous et les garçons roulement de grands yeux : c'est gratuit ? ! Mais c'est le paradis, ici ! Bastien se plaint de son pied. Omar lui en retire patiemment une écharde. Des chamois

se pavant, le poil réchauffé par les derniers rayons. Nous partageons le repas sur une immense table en bois carrée. Je ne me souviens plus de la discussion, seulement de cette tablée, des regards échangés, de la montagne qui s'effaçait dans la nuit pour nous laisser seuls. Je me souviens du liseré doré qu'a imprimé le soleil sur ses contours en basculant derrière elle. Si nous pouvons être là, autour d'une table en bois brut de trois mètres sur trois, à se partager un gratin de riz et des saucisses en s'assurant que chacun mange à sa faim, sans vraiment savoir d'où on vient, en sachant un peu pourquoi nous sommes venus tout en ayant la conscience aiguë qu'un pan de cette question nous échappe encore, si nous pouvons être là, ensemble, un trentenaire et un quarantenaire qui dédient leur vie à faire pousser à peu près droit des enfants tremblants, trois de ceux-là, juste à côté, qui ce soir, les marques de la fatigue gommées dans la moiteur du sauna, portent des traits plus juvéniles, un léger rouge aux joues à cause des jolies filles à la table, aussi. Si nous pouvons observer le regard tendre de ces deux filles plus trop inconnues se poser sur ces jeunes pas si perdus, Mais oui, reprend une saucisse Jordan, je n'en veux plus, tout le monde a vu les yeux ronds de désir et les papilles aux abois mais il a pris le temps de demander à chacun et chacune, avant, Quelqu'un veut se resservir ?, son tour effectué il se précipite sur la saucisse restante, c'est la récompense après cette rude journée, le bonheur prend visiblement la forme simple d'une saucisse grillée, et tout le monde en rit autour de la table ; si nous pouvons assister à cela, dans ce refuge perché et parsemé de drapeaux colorés venus, tout comme le second gardien du refuge, des montagnes himalayennes, alors tout ceci a un sens.

Après le repas les filles proposent une tisane à Lyam, Omar et Jordan. Je ne sais pas si elles ont mesuré, à ce moment-là, l'importance du geste. Je l'ai vu, moi, dans les yeux presque éberlués d'Omar, m'annonçant triumphalement par-dessus la rambarde du lit où je me suis perchée :

— Camille et Tiffaine nous offrent une tisane.

C'est un repas ordinaire, sans noblesse et sans événement, sans discussion magistrale, mais je crois qu'aucun ou aucune d'entre nous n'en oubliera la saveur. Si un soir d'été, ces trois-là peuvent, après un repas ordinaire, boire une tisane à la verveine avec deux nouvelles amies en observant la nuit tomber sur deux lacs glacés, l'un turquoise, l'autre gris, alors tout n'est pas perdu.

Si de tels moments existent, alors tout n'est pas perdu.

ne pas vaciller. Et de tout faire pour désamorcer. On convoquera beaucoup, ce n'est pas surprenant, le vocabulaire de la guerre : C'est le feu. Les deux ont dégoupillé. J'ai pas réussi à désamorcer.

Gabriel, lui, n'en est jamais venu aux mains avec Julien. Quelques semaines plus tôt, alors qu'on dégringolait une rue pavée inclinée, à ces endroits où la ville se prend pour un village de bord de mer sicilien, j'avais demandé à Julien depuis combien de temps il travaillait au foyer, et quand il avait répondu douze ans, Gabriel s'était retourné, souriant, presque fier :

— Dont trois ans avec moi !

— Ouais, t'imagine ? Un quart de ma carrière, c'est avec toi. Les boules...

Julien avait rajouté Vivement que ça finisse ! et Gabriel avait confirmé, Mais ouais, frère, tout en sachant très bien, c'était très clair entre eux, que ces deux phrases voulaient dire tout l'inverse.

— Julien, il m'a trop aidé, me dira Gabriel bien plus tard. Ses paroles, elles m'ont fait grandir. En fait il n'a pas vu que le petit rigolo, la petite mascotte du foyer. Il a vu qui j'étais en vrai.

Mais voilà, pour l'instant, Gabriel approche de la majorité, ce qui inquiète Julien. Il n'a pas de logement, pas de formation, pas grand monde sur qui compter. Personne, en réalité. Il y a quand même un petit espoir, intégrer ce studio géré par la PJJ, mais après toutes ces fugues, est-ce que le juge lui fera confiance ? Est-ce qu'il autorisera ce placement en studio ?

— Et est-ce que tu ne voudrais pas venir en montagne avec nous, quand même, ça pourrait te faire du bi...

— Non, c'est mort. J'ai trop envie d'aller en boîte, moi.

55.

Lucas traverse l'esplanade à grandes enjambées. Il est de nouveau convoqué pour une audience. Il y a quelques mois, le juge des enfants avait décidé d'attendre une expertise médicale avant de prononcer une sanction. À la barre, c'était un jeune homme fragile et bouleversé qui s'était tenu devant nous. Un garçon qui, à seize ans, surnageait au milieu de sa solitude.

— Vous pouvez venir à la barre, Lucas.

L'arrière de son crâne témoigne d'une visite récente chez le coiffeur. Un dégradé, rasé sur la nuque, puis de plus en plus long jusqu'à laisser des mèches emprisonnées par le gel sur le sommet de la tête. Lucas porte un jean et une chemise. Je l'avais toujours vu en jogging.

— Nous sommes en audience de sanction, rappelle le juge en introduction. Cela veut dire que vous avez déjà été déclaré coupable des faits et nous nous voyons pour décider de la sanction. Lors de la précédente audience, nous avons renvoyé à celle-ci pour attendre l'expertise psychiatrique et prendre, comme la justice l'exige, une peine individualisée et personnalisée.

Le juge rappelle les faits, Lucas l'interrompt :

— Non, c'était pas un coup de poing, c'était un coup de genou.

— Et je précise que vous avez le droit de répondre aux questions, garder le silence ou faire une déclaration spontanée.

— Ouais, je réponds, je déclare, tout.

Un léger sourire du juge sous ses lunettes rondes.

— Vous avez décidé de collaborer, donc.

— Ouais, voilà.

— Bien. La victime va aussi nous dire comment elle a vécu les choses, et nous devons statuer de ce que nous allons faire de vous à l'issue de cette audience. Vous en dites quoi, vous, des faits commis ?

— Je regrette. Je devais pas le faire.

— Pourquoi ?

— Les éducateurs, ils sont là pour m'aider et moi je lui ai porté un coup pour rien ou presque.

Lucas revenait de fugue, au milieu de la nuit. Il était blessé et énervé. Il a *dégoupillé*.

— Effectivement, un éducateur n'est pas là pour se faire insulter, menacer ou frapper. Et ça a évolué, depuis, vos relations avec les éducateurs ?

— Ça va, le plus.

— Et le moins, alors ?

— Bah.

Il fait claquer un son sec entre ses lèvres. Le juge reprend, dossier sous les yeux :

— Il y a eu des accrochages.

— C'était un jour où j'étais mal luné.

— Nous, nous nous sommes tous demandé, Lucas, comment vous alliez être luné aujourd'hui.

— Je suis tout calme. C'est un autre Lucas depuis une semaine, Monsieur le juge. Je suis rentré de fugue. Ça a changé.

— On va entendre tout cela. Je vais donner la parole aux éducateurs, pas pour vous enfoncez mais pour savoir comment ça se passe. Nous deux, nous nous connaissons bien. Très bien même. Mais Madame la procureure, par exemple, vous connaît moins et doit comprendre.

Quelques années plus tôt, un garçon d'un mètre trente passait la tête dans le bureau du juge. Il avait neuf ans, deux incisives manquantes trouaient son sourire. Ses sept premières années de vie s'étaient accomplies en silence. Lucas n'a commencé à parler qu'à l'âge de sept ans. L'enfant s'était assis dans le bureau du juge, ses deux jambes pendant dans le vide. Il avait levé les yeux pour la première fois vers le juge et ses petites lunettes rondes.

C'est ce même juge qui se trouve devant lui aujourd'hui et le vouvoie pour les circonstances, car ce n'est plus le Lucas de neuf ans à protéger mais le Lucas de seize ans à sanctionner qui se trouve au tribunal. Même si l'enfant dont la vie a commencé comme une rafale de claques au réveil est encore juste là, quelque part dans ce corps d'ado efflanqué. Il y a sept ans, le juge avait décidé de placer l'enfant en famille d'accueil.

— Quels souvenirs vous en avez, des placements en famille d'accueil et foyers ?

— J'ai oublié.

Lucas est incapable de dire à quel âge il a été placé, depuis combien d'années.

— Parce que vous vous en fichez ou parce que c'est plus simple de ne pas se poser la question ?

— Pas se poser la question.
 — Mais parfois, Lucas, pour avancer il faut se poser les questions.

Le juge pointe les multiples fugues de Lucas, ses mises en danger. Il rappelle que fuguer du centre éducatif fermé où il est placé lui fait risquer la prison. Le juge rappelle que pour l'instant, il y a échappé, de justesse parfois.

— Je lis les notes qui me parviennent, Lucas, et je vois que vous vous mettez dans des situations pas possibles. Je crains qu'un jour il ne vous arrive quelque chose de plus gros que vous.

Il prend une grande inspiration.

— Nous avons donc reçu l'expertise psychiatrique. Vous vous souvenez avoir vu le médecin ?

— Hein, qui ? Ah oui.

Pendant que le juge égraine une liste de mots dont je me demande lesquels comprend Lucas, il se penche sur la barre, y dessine des arabesques invisibles de ses doigts. Gratte le vernis de ses ongles. Retard du développement, alcoolisation foetale, neuroleptiques, antidépresseurs, décalage émotionnel, trouble de la personnalité, errance, impulsivité, influençable, pas d'altération du jugement, isolement social, carences, séquelles affectives, pas de péril imminent. Puis il frotte le bois du plat de la paume, comme pour effacer les arabesques.

— Vous comprenez, Lucas ? Cela veut dire que vous n'êtes pas fou. Que vous n'êtes pas dangereux au sens psychiatrique du terme. Mais que vous avez du mal à gérer des émotions et que parfois cela se transforme en agression. Vous êtes d'accord ?

— Ouais.

Le rapport conclut à l'absence de nécessité d'une hospitalisation. Et invite à proposer une sanction pénale adaptée à ses difficultés et sa déficience. Lucas se redresse.

— Il reste quoi, là, un an. J'ai dix-sept ans dans un mois. Il reste un an et un mois avant mes dix-huit ans. Je vous promets, si je vais pas en prison, je vais chercher une insertion. Vraiment, promis.

— Je sais que lorsque vous me dites cela vous êtes sincère. Mais si vous rencontrez quelqu'un...

— Je veux pas finir à la rue ou derrière les barreaux. Moi je veux...

Il marque un temps, une cassure dans la voix.

— Je veux une maison, une voiture, une femme, un enfant.

Sur les visages des cinq personnes derrière lui, avocats, éducatrices et éducateurs de milieu ouvert et du CEF, se dessinent de légers sourires.

L'avocat de la partie civile rappelle que les éducateurs, même si c'est un métier difficile, complexe, ne sont pas là pour se prendre des coups mais pour tenter d'accompagner des adolescents en difficulté. Que face à un adolescent qui a autant besoin de soins en santé mentale, on peut se sentir désarmé. Sa plaidoirie n'est pas très offensive. Il l'avoue lui-même, il a un sentiment mêlé, confus, car les difficultés de Lucas sautent aux yeux. Toutes et tous ici, le juge le premier, pointent la nécessité du soin. Mais bien souvent, pour ces adolescents qui peuvent exposer le personnel à des comportements violents ou qui ont commis des faits de délinquance, les portes des structures de soin se ferment une à une. Les jeunes sont placés, déplacés, replacés. Puis c'est l'avocat de Lucas qui s'exprime.

— Je ne vais pas plaider sur son enfance difficile car on va tous se mettre à pleurer. Et Lucas, lui, ne se réfugie jamais derrière cela.

L'avocat met en valeur les excuses formulées par Lucas en début d'audience. Et je ne l'avais pas briefé du tout, Monsieur le juge, précise-t-il. Il rappelle les efforts que Lucas a faits ces dernières semaines, insiste sur son envie de s'en sortir, de construire sa vie. Et conclut que sa place n'est certainement pas en prison mais dans une structure de soin adaptée à ses besoins :

— La justice touche ses limites mais ce n'est pas à Lucas d'en payer les conséquences.

À la suspension d'audience, un Oasis à la main, Lucas demande à son éducatrice de milieu ouvert :

— C'est ma dernière affaire, hein Christelle ? Après ça j'ai plus rien ?

— Oui, c'est ça.

— Et j'avais des questions aussi sur mon dossier.

— Oui, Lucas. On va se voir jeudi, j'espère avec ta maman, pour qu'on puisse répondre aux questions que tu te poses. J'ai tout, même ton carnet de santé. Dedans il y avait des photos de toi en primaire.

— Les photos, je les envoie toutes à ma grand-mère pour qu'elle les garde.

Elle sourit.

— C'est vrai, hein ! Je jure.

— Je te crois, Lucas.

Le juge annonce la sanction et le placement de Lucas dans un nouveau foyer aux règles moins strictes que le CEF. On dit : *un lieu moins contenant*. Ce n'est pas la première

fois qu'il change de lieu de placement depuis qu'il est suivi par la justice. En l'espace de deux ans, de ses quinze à ses dix-sept ans, il aura habité dans onze lieux différents. Aujourd'hui encore, il évite la prison. Mais il est condamné à quelques mois avec sursis.

— Vous avez bien compris, Lucas ?

Il hoche la tête, un grand coup sec de haut en bas.

— Oui. Je peux dire quelque chose ?

— Oui.

— Je peux vous serrer la main ?

Un large sourire balaie le visage du juge.

— Allez, oui !

Et Lucas passe son bras au-dessus du grand bureau qui place le juge, *son juge*, en hauteur, ose croiser le regard de celui qui, depuis des années, depuis qu'il a passé la première fois la tête dans son bureau avec ses neuf ans et son sourire troué, fait ce qu'il peut pour essayer de lui éviter une vie d'errance.

La mère de Lyam se souvient parfaitement de l'appel qui a fait voltiger sa journée et une partie de sa vie avec.

Ce jour-là, comme chaque jour elle traverse d'un pas pressé les longs couloirs beiges, faisant rebondir sur ses épaules les fines boucles de ses cheveux blonds. Dehors, l'hiver a gelé le parking et noirci les journées. Elle accomplit les tâches mille fois répétées, effectuées sans plus y penser, toujours les mêmes, chaque jour : préparer son chariot, épousseter le lit, en désinfecter tous les arrondis, les recoins, soulever le matelas, essuyer, désinfecter, tremper la lavette dans l'eau bouillante, la faire serpenter entre les pieds du lit, de la desserte, de la table de nuit. Tous ces meubles en PVC, trop blancs, trop gris, ces meubles faciles à nettoyer qui composent l'univers quotidien de dizaines de patients de l'hôpital où elle travaille.

Elle vient de terminer une chambre quand dans la poche de sa blouse son téléphone sonne. Elle reconnaît le numéro du commissariat et vacille, là, devant les portes de ces chambres qu'elle vient de nettoyer, désinfecter, épousseter, préparer. Elle s'isole dans le couloir. Et dans le téléphone la voix annonce :

— Votre fils est en garde à vue. Vous devez venir dès que possible.

Elle passe le doigt à plat au coin de ses yeux. Des yeux de la même couleur que son fils, un bleu ardoise, virant parfois à l'azur s'il y a du soleil. Elle essuie les larmes à peine nées, rapidement, pas le temps pour ça. Elle raccroche, les doigts tremblants, court prévenir son responsable, retire sa blouse, saute dans sa voiture.

Depuis plusieurs mois, son fils lui échappe. C'est l'expression qu'elle utilise : Lyam m'échappe. La nuit, il s'enfuit. D'abord, elle ferme la porte à clé et garde la clé. Il trouve un moyen de l'ouvrir. Elle retire la poignée. Il saute par la toute petite fenêtre de la salle de bains du premier étage. Comme il fait du parkour, il arrive à grimper et sauter à peu près partout. Elle installe une grille sur la fenêtre. Il la déboulonne. Il trouve toujours une issue pour s'enfuir dans la nuit claire. Certaines de ces sorties nocturnes débouchent au petit matin sur une convocation au commissariat ou une garde à vue. Rien n'y fait. Son fils lui échappe.

Quelques mois avant cet appel, on avait tambouriné à la porte de la maison. En ouvrant, ce matin-là, la mère découvre deux policiers encadrant son fils. Menotté. Le corps ne peut pas grand-chose contre la violence d'une telle image : votre fils menotté. En une seconde, une sangle d'angoisse enserre son ventre, les larmes montent, les jambes deviennent liquides. Elle supplie les policiers de lui retirer les menottes, les policiers refusent, ils s'engouffrent déjà dans la chambre pour la perquisitionner. C'est la chambre dans laquelle elle a vu son fils jouer, quand il était encore enfant, et maintenant des policiers la fouillent. La mère regarde à travers ses yeux embués son fils menotté, là, planté dans le salon entre le sapin

de Noël et le frigo couvert de photos de famille. Elle entend les policiers, là-haut, fouillant le lit, les placards, les tiroirs.

Cette fois c'est plus grave, apprend-elle en arrivant au commissariat. Les faits sont plus graves. Son fils est déféré, c'est-à-dire transféré au tribunal pour être vu par le procureur et le juge. Dans le petit bureau des éducateurs du tribunal, elle se retrouve avec une femme qu'elle connaît bien, une amie du quartier. Leurs fils sont amis depuis la maternelle. Ils ont fait ensemble leurs premiers dessins, des grosses empreintes de mains pleines de peinture qu'on accroche dans le salon pendant un temps, et voilà, maintenant tous les deux se trouvent dans les geôles du tribunal. Ce soir-là, deux mères apprennent que leurs fils risquent d'être emmenés en prison, placés en détention provisoire. La nuit est tombée depuis longtemps, dehors le flot des voitures a diminué, la place du tribunal est vide, la salle des pas perdus déserte. Dans les chambres de l'hôpital, nettoyées avec soin plus tôt dans la journée par la mère, des patients s'endorment. Elle s'inquiète des chambres qu'elle n'a pas pu préparer. Ses collègues la rassurent par texto : Ne t'inquiète pas, on a pris la fin de ton service.

Le rôle des éducateurs, à ce moment précis, est de proposer une alternative à la détention. Il reste quelques heures pour trouver une solution. Une possibilité serait d'obtenir deux places dans deux foyers différents et de convaincre le juge d'y placer leurs fils pour leur éviter de se retrouver ce soir en cellule. L'autre solution serait qu'un *tiers digne de confiance*, un membre de la famille, accepte d'accueillir les garçons immédiatement.

— Mais je n'avais personne. Tout le monde me fermait la porte.

Elle prend une grande inspiration.

— C'était atroce. Pendant quelques heures, on s'est dit qu'ils partiraient en prison.

L'éducateur de milieu ouvert appelle tous les foyers jusqu'à obtenir une bonne nouvelle : une place est libre dans un foyer sur la côte. L'autre maman passe un appel de détresse à son frère, qui accepte d'accueillir son fils. L'éducateur pourra proposer ces deux alternatives au juge. Tout le monde souffle. Respire serait peut-être le mot le plus adapté, parce qu'à ce moment-là les mères ne respiraient plus. Elles luttaient pour continuer d'inspirer un peu d'oxygène, juste assez pour ne pas s'évanouir. Avant l'audience, l'avocate s'adresse à la mère de Lyam :

— Mais pourquoi vous n'avez pas réagi avant ?

Le sol se fissure. Elle doit prendre appui sur le dossier du fauteuil pour ne pas tomber. Elle n'a fait que ça, demander de l'aide.

Le juge valide le placement en foyer. Son fils partira dès ce soir. Sans cette place libre, le fils était incarcéré. Au milieu de la nuit, l'éducateur démarre sa voiture en direction du foyer, à plus d'une heure de route du tribunal.

Sur le siège passager, Lyam.

Mutique.

Son regard tranchant fixé sur les phares des voitures d'en face. Ses yeux ardoise sans larmes. La tête encombrée d'images de la nuit précédente. Des images qui ne le quitteront plus. Dans cette nuit profonde, son visage s'est fermé. Il mettra des mois à sourire de nouveau.

Au même moment, la mère rentre chez elle et dans la chambre vide de son fils, doit préparer un sac qu'elle lui apportera le lendemain au foyer. Il m'est arrivé, dans le hall du foyer, de croiser des femmes aux visages tirés, les yeux brûlants, un sac de sport à l'épaule.

— C'est affreux. Quand tu fais son sac, tu sais qu'il part pour six mois minimum. Il faut tout prendre, tout vider.

Elle arrivera au foyer avec une valise énorme et plusieurs sacs. Elle sourit :

— Les éducateurs ont rigolé en me voyant arriver avec tout ça.

À partir de là, elle doit apprendre à vivre sans son fils à la maison, apprendre à faire confiance aux éducateurs et éducatrices qui partageront son quotidien, là-bas, au foyer.

Elle essaie d'arrêter de fumer mais elle a besoin d'une vraie cigarette, là, s'excuse-t-elle en ouvrant la fenêtre de la cuisine. Dans le jardin son petit chien noir s'égosille. Lyam habite ici, désormais. Il a quitté le foyer quelques semaines après notre retour des Alpes. Son procès n'a pas encore eu lieu mais le juge l'a autorisé à rentrer chez lui en placement à domicile. Il reste suivi de près par des éducateurs et éducatrices. Je repense à lui, dans le lac des Lozières, juste après la discussion avec Julien sur son procès. À son visage apaisé, les jambes pendues au-dessus des deux lacs, le regard loin vers l'horizon. À cette réponse en deux mots pour expliquer l'arrivée du silence. Peu après l'avoir croisé sur le sentier obscur, ce soir où il venait de raccrocher après une conversation avec sa mère, je lui avais demandé s'il était d'accord pour que je la rencontre.

— Vous savez, j'ai l'impression d'avoir échoué. D'avoir raté l'éducation de mes enfants.

La mère de Lyam ouvre le paquet, saisit une cigarette et fait rouler le briquet sous ses doigts. Aspire une grande bouffée.

— Et pourtant, moi j'ai eu une enfance violente. Je me suis toujours dit que je ne ferai pas pareil. Que je saurai protéger mes enfants de cela.

Elle serre les dents. Un pli se forme entre ses sourcils.

— Et j'ai pas réussi.

Ce sont des images qu'elle parle. Les images que ses fils n'auraient pas dû avoir dans le paysage de leur enfance. Celles d'une femme qu'on insulte et qu'on frappe devant ses enfants.

Quand ils sont petits, face à ces images, les fils pleurent à grosses larmes d'enfants, debout en pyjama dans le salon. La colère vient plus tard. Lyam et son frère grandissent. Au fil des anniversaires, la rage enflé, avale la tristesse, gorge les veines et le cœur d'une colère dense, fiévreuse. Quand ils deviennent assez grands pour ne pas être balayés d'un coup de main comme de vulgaires moustiques, un jour cela arrive. La semaine précédente on pleurait encore mais là c'est terminé, Papa. Les garçons serrent les mâchoires et les poings. Et pour la première fois, ils frappent leur père pour défendre leur mère.

— Ce n'est pas normal, à cet âge, d'avoir eu à me défendre. Il n'aurait pas dû voir ça, vivre ça.

J'ai beau lui dire, avec les maigres mots que j'essaie de sortir, qu'on n'est jamais responsable de la violence qu'on subit, elle s'en veut.

— Lyam a beaucoup de violence en lui. Comme il n'a connu que ça, il ne sait pas faire autrement que de gérer par la violence.

Et malgré cette violence contenue depuis des années, qu'on sent prête à exploser, quand Lyam arrive au foyer, il parvient à puiser en lui autre chose que de la violence. Il trouve la force

de tenter de dessiner un autre chemin, le courage de reprendre l'école, de grelotter à l'arrêt de bus tous les matins avec Omar sous les vents marins pour être à huit heures en cours, comme tout le monde. De ne pas frapper quand on le provoque. De ne pas s'effondrer quand il perd tous ses amis, car il les perd, quasiment tous, après *l'affaire*. Les week-ends, au départ, il n'a pas le droit de quitter le foyer. Tous les autres s'en vont et lui reste là, dans sa chambre, avec ces images de l'enfance et ces images de la nuit qui a tout fait basculer.

Un dimanche du mois de mai, les hirondelles sont revenues, le foyer est désert, Bastien frappe doucement à sa porte. Bonjour mon grand, tu te lèves tranquillement et on va faire un petit basket, ça te va ? Cette année-là, Lyam fera du sport, tous les jours, jusqu'à l'épuisement. Son corps asséché par le cannabis se transforme. Il était maigre et blême. Peu à peu, il reprend du souffle, du muscle. Il reprend vie.

Pendant ce temps, dans sa maison, ce même dimanche matin, sa mère pleure. C'est la fête des mères et Lyam n'a pas eu le droit de venir.

— On a appris la veille que le juge d'instruction avait refusé sa permission. Ça, c'était terrible.

Elle pleure parce que son fils n'est pas là, n'est plus là, et parce qu'elle a l'impression qu'elle aurait pu mieux faire, qu'elle aurait pu éviter tout cela. Elle continue d'aller au travail, balayer, épousseter, soulever, désinfecter. Ça la fait tenir, le travail. Aucun collègue n'a pu ignorer ses traits tirés et ses yeux rougis, mais elle tient.

— J'ai pas le choix. Il faut tenir. Pour mes fils. Même s'il était parti en prison, j'aurais jamais tourné le dos à mon fils.

Si Lyam a réussi à tenir, à puiser en lui autre chose, c'est probablement pour cela. Restait en lui, aussi, malgré toutes

ces images, malgré cette rage immense qui lui donne cet air fauve, cette impression d'être sur ses gardes en permanence, restait aussi cela : l'amour de sa mère. Au bout de quelques mois, il a eu le droit de la revoir : un week-end sur deux, il était accueilli chez sa marraine. Pas encore à la maison : celle-ci se situe sur le territoire où ont été commis les faits et Lyam est interdit de ce territoire. Je me souviens de ce samedi où je découpais des oignons au couteau à beurre avec Lucas qui rentrait de fugue, ce samedi où Lyam n'était pas au foyer : pour la première fois, il avait eu le droit de se rendre chez sa marraine. À partir de là, un week-end sur deux, mère et fils peuvent se retrouver, tenter de se reconstruire. Lyam ne parle pas beaucoup, Évidemment, c'est Lyam, dit sa maman, mais au bout de quelques mois il commence à sourire. Et c'est à ce moment-là qu'on se rend compte qu'il avait arrêté de sourire.

— Les gens qui commentent sous les articles de journaux en disant que les jeunes qui ont fait ci ou ça c'est parce qu'ils n'ont pas eu d'éducation, ils ne peuvent pas savoir. Tant que ça ne vous est pas arrivé, vous ne pouvez pas savoir.

Elle souffle une dernière taffe, referme la fenêtre et fait entrer le chien.

— J'étais à bout. Que ces gens qui nous jugent vivent ce qu'on a vécu, et après ils verront.

Au même moment, Lyam met en rayon des sweats, des joggings et des casquettes à quelques kilomètres de là. Il est en stage dans un magasin de sport et c'est le Black Friday dans deux jours. Il passe sa journée à poser des étiquettes criardes annonçant une promotion exceptionnelle. Dans quelques heures, il sera rentré. Sa mère a dû déménager pour que cela soit possible : Lyam est encore interdit du territoire

où se situait la maison de l'enfance. Elle a déménagé pour pouvoir accueillir son fils, un sacrifice, dit-elle. Mais quand elle est là, dans la cuisine, attelée à découper des carottes ou éplucher des patates et qu'elle le sait là-haut dans sa chambre, quand elle l'appelle pour venir manger, qu'elle râle un peu parce qu'il traîne, comme n'importe quel parent de n'importe quelle famille, dans ces moments-là, la sève remonte. La vie s'était fracassée sur une nuit sans sommeil et sur des images qui donnent la rage, mais tout n'est pas perdu, puisque ça y est, son fils va descendre les escaliers. Il va lui sourire, discrètement, comme à son habitude, mais il va la regarder, avec une précise intensité, ses yeux ardoise dans les siens. Il va avancer pieds nus sur le carrelage de la cuisine, installer la table pour deux et s'asseoir aux côtés de sa mère.

63.

L'audience d'Omar a lieu dans quelques jours maintenant. Deux mois que nous sommes redescendus des Alpes. Tony se rend chez ses parents pour faire le point sur les dix-huit mois de placement au foyer et pour préparer la famille à l'audience, une dernière fois. Omar n'habite plus au foyer. Il a intégré un studio et reste suivi par des éducateurs et des éducatrices. Là, dans la maison de ses parents, il s'affaire en cuisine pour nous apporter le café, le bruit de la machine expresso et des tasses qui s'entrechoquent ponctue les mots greffiers, assesseurs, procureur, avocat. Et un mot qui blesse un peu plus : victime. À quel instant peut-on imaginer que ces mots vont être prononcés au-dessus de notre nappe en dentelle dans le salon ? C'est au moment où Omar me tend une tasse fumante, une tasse blanche parsemée de gros coeurs rouges, que sa maman dit :

— Je pense à mon fils et je pense aussi à la victime. Parce que c'est grave ce qu'il a fait.

Omar baisse les yeux derrière ses bouclettes et s'installe à notre table.

Tony poursuit son explication, pointe les éléments de décor, les personnages de cet après-midi que personne ne